

CULTURE

Ces emprunts culturels qui ne passent plus

Le phénomène d'appropriation culturelle fait rage sur les réseaux sociaux et met la pression sur les artistes. Dernière victime : Wes Anderson.

Pas une semaine sans sa polémique autour d'emprunts culturels : des turbans portés par des mannequins chez Gucci, dénoncés par la communauté sikh, aux tresses afros de Kim Kardashian, en passant par les coiffes indiennes arborées lors de défilés Victoria's Secret.

Ce qu'on leur reproche ? Faire de la récupération avec une culture qui n'est pas la leur, sans autorisation et en négligeant la dimension parfois symbolique des choses.

Le sujet est devenu si sensible outre-Atlantique que nombre d'artistes mis en cause pour appropriation culturelle optent pour des excuses publiques.

Lors d'une interview l'été dernier, la chanteuse Katy Perry fit acte de contrition pour avoir porté des tresses africaines dans un clip, avant d'évoquer ses « privilèges de blanche » face à un représentant du mouvement de défense des Noirs, Black Lives Matter. Une situation impensable il y a encore quelques années où les stars de la pop n'hésitaient pas à se grimer et multipliaient les « hommages », sans polémique.

« *Les Romains ont copié les Grecs et les sociétés de par le monde se sont toujours inspirées les unes des autres. Il n'y a pas de mal à cela* », estime l'anthropologue George Nicholas, de l'université Simon Fraser au Canada.

Les réseaux sociaux ont accentué la dimension revendicative liée aux emprunts culturels.

Le rapport de forces a changé

Ce qui pose problème à cet archéologue de formation c'est la marchandisation de spécificités culturelles des Américains et d'autres communautés indigènes, menaçant leur authenticité et leur mode de vie.

Né dans les années 90 dans le milieu universitaire, le concept anglo-saxon d'appropriation culturelle découle de la pensée post-colonialiste. Il s'est propagé avec les réseaux sociaux, qui ont accentué sa dimension revendicative.

Car appropriation culturelle rime avec demande de réparation et s'inscrit dans un rapport de forces entre culture dominante (principalement blanche) et culture minoritaire. « *Les peuples autochtones ou groupes minoritaires dénoncent ceux qui s'attribuent des éléments étrangers à leur culture sans avoir eu à en payer le coût social et historique* », résume l'ethnologue française Monique Jeudy-Ballini.

Danger de ce débat : la ghettoïsation, avec des artistes à qui on interdirait de traiter d'une autre culture. La réalisatrice Kathryn Bigelow fut ainsi critiquée pour son film *Detroit* sur les violences policières contre les noirs dans les années 60.

Créativité plutôt que copie

« *Vouloir que chaque culture, aussi minoritaire soit-elle, reste une unité close, refusant tout métissage, est dangereux* », plaide Monique Jeudy-Ballini.

Toutefois, il n'est pas toujours

simple de faire la part des choses entre appropriation et hommage. « *La clé ultime de l'appropriation culturelle positive n'est pas la copie servile, mais la créativité* », estime Susan Scafidi, directrice du Fashion Law Institute, organisme de conseil juridique dans le secteur de la mode à New York.

Pour cette spécialiste de la propriété intellectuelle, il convient de s'interroger sur l'origine d'un emprunt culturel, le sens de l'emprunt (est-ce un objet sacré ?) et les similitudes entre l'original et l'objet qui s'en inspire.

Une ligne partagée par George Nicholas, auteur d'un guide à destination du monde de la mode (*Think before you appropriate*). « *Ce type de démarche volontaire suggère que beaucoup de gens souhaitent agir au mieux mais ne savent pas toujours comment faire.* » ■